

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS

Journal humoristique, amusant, drolatique, surtout pas politique, par-dessus tout très peu littéraire.

Paraissant le SAMEDI de chaque semaine.

M. LOUIS FRASSE PLAINVAL, propriétaire et rédacteur en chef.

Toutes les facéties qui nous seront envoyées par les plumes imberbes seront insérées avec une scrupuleuse exactitude.

AU LECTEUR.

(Suite.)

Dans un pays, ou comme dans celui-ci, la politique des gens est aussi variable que les cours de la Bourse, nous trouvons plus sage de nous occuper seulement de nous, (tout en nous occupant cependant un petit brin des autres, mais toujours en termes convenables et respectueux.) Si, à l'avenir, nous devons accuser quelqu'un d'avoir trop d'esprit, nous le ferons de façon que sa modestie ne puisse s'en trouver froissée.

"Un de mes amis qui fume tranquillement son cigare en lisant par dessus mon épaule à mesure que j'écris, m'assure que je ne serai jamais appelé à signaler semblable fait."

Mon ami est une méchante langue, aussi, je ne l'écoute pas et je continue.

Si, tenant essentiellement à la conservation de la santé du public, nous avions à supplier les maîtres d'hôtel de ne pas mettre trop de poivre dans leurs sauces afin de pousser à la consommation; aux épiciers, de ne pas vendre du plâtre ou du blanc d'Espagne pour de la farine, fleur lère qualité; aux marchands de vins et spiritueux de ne pas vendre du vitriol ou autre liquide semblable, pour du Cognac ou du Rhum directement importé; Si nous avons à dire tout cela, nous nous couperons en quatre, afin de trouver des expressions qui ne puisse choquer ces messieurs les hoteliers, épiciers et empoisonneurs... Pardon, ... C'est marchands de vins que je voulais dire; mais ma foi le mot est écrit maintenant, et zut je le laisse! Tant pis!

Il pourrait arriver que nous aurons aussi maillé à partir avec vous, belles et charmantes Dames, nous trouverons peut-être à vous dire que votre robe est trop montante ou trop courte par exemple; que le rouge dont quelques unes de vous, (elles sont malheureusement trop nombreuses) se servent pour se rendre plus belles ou se donner un semblant de fraîcheur est trop pâle ou trop foncé.

A propos de rouge, je veux me permettre une digression :

Pourquoi les femmes se fardent-elles ?

Il y a des gens qui nous répondent: Parce que, une belle teinte rosée sied parfaitement à de certaines physionomies—je suis un peu de cet avis, sans cependant le partager complètement.

D'autres diront, (ce sont les méchants ceux là): Parce que, la femme la plus laide veut faire mentir son miroir, et malgré cet accusateur franc et incorruptible, elles ont presque toutes la prétention de se rendre jolies quand même. Elles y réussissent quelquefois, mais hélas! pas toujours. Les plus mauvaises langues ajouteront même que la femme qui se farde déteste cordialement la pluie, c'est pour cela qu'on n'en voit pas beaucoup se promener dans les rues par un temps humide; elles ont raison: Ce doit être si désagréable une femme qui déteint.

Si je m'adresse cette question à moi même, voici ce que je me répondrai: Les femmes, les jeunes filles surtout ont raison de se farder. Une demoiselle par exemple, ne doit pas rougir d'elle même. Tous dans ce monde avons nos petits défauts. Les jeunes filles comme les autres. Or, il peut arriver qu'une jeune pension-

naire croit à tort ou à raison, être le point de mire des regards de tel ou tel Monsieur. Dans une conservation, même parmi les gens les plus réservés, il peut se faire qu'on laisse échapper un mot, un scul, qui sans être mal, sonnait peut choquer une oreille virginale. De là, la confusion, par conséquent une légère rougeur montant aux joues.

Eh bien ne vaut-il pas mieux que ces petits incidents très fréquents passent inaperçus. La timidité chez la jeune fille, c'est bien beau certainement, c'est très poétique, mais poussée à l'excès elle amène invariablement le ridicule.

La femme mariée, est malheureusement parfois appelée à rougir. des ridicules de son mari.

Devant tout cela; ne vaut il pas mieux ainsi que je viens de le dire plus haut, que ces petits travers si fréquents dans la vie disparaissent en apparence sous une légère couche de blanc et de carmin.

C'est du système *poudre aux yeux* que vous prêchez là, me dira-t-on.

Eh mon Dieu ! y a-t-il quelque chose en ce monde qui ne soit peu ou prou aidé et rehaussé par l'artificiel et l'apparat

Vous, messieurs qui ne comprenez pas que ces Dames se fardent, n'y en-a-il pas parmi vous qui font appel à l'habileté de la main d'un artiste capillaire. Ah ! si ces messieurs les Figaro n'étaient pas si discrets, on en saurait de belles sur votre compte.

Je connais pour ma part beaucoup de jeunes Lions gratifiés d'une superbe paire de favoris d'un noir superbe et d'une belle moustache de la même couleur, qui doivent avoir beaucoup de raisons aussi, pour craindre la déteinte, et qui se permettent de trouver mauvais que les dames osent se farder.

N'est-ce pas ridicule ? Si vous aimez le noir, par grâces, Messieurs laissez aux Dames le droit d'aimer le blanc et le rouge. *chacun son gout*, vous savez bien que *c'est dans la nature*.

Pour ma part, Mesdames, je vous assure que je ne déteste pas un miroir légèrement touché par vos mains savantes, qui pour ses sortes d'opérations sont d'une habileté, capable de les faire comparer à des doigts de fées.

Je continue et répète que pour toute nos petites critiques; nous consulterons scrupuleusement M. Bescherelle (nous en avons acheté un exprès pour cela.) Nous étudierons avec soin l'étymologie de chacune des expressions que nous emploierons, afin de ne choquer personne que les sots et les gens ayant le caractère mal fait-

J'espère donc que le public et l'*Omnibus* seront bons amis et feront longtemps bon ménage.

Ainsi soit-il !

L. F. P.

Cause du retard dans la sortie de notre Deuxième Numéro.

Le 2e numéro de l'*Omnibus* n'a pu paraître le samedi 21 août pour des causes bien naturelles et que je tiens à faire connaître au public en deux mots. Des affaires sérieuses m'avaient appelé à New-York, et j'ai préféré renvoyer à aujourd'hui la publication de ma feuille.

Des gens bien intentionnés, ont dit pendant mon absence, "que l'*Omnibus* avait déjà une roue de cassée, que les chevaux refusaient le service parce qu'ils manquaient d'avoine etc., etc.

Je remercie sincèrement les bonnes âmes si mal informées, qui me font croire que l'*Omnibus* vaut quelque chose, puisqu'elles s'occupent de lui; car habituellement on ne s'arrête pas à la disparition ou à la mort d'un être ou d'une chose inutile ou de peu de valeur.

D'autres, *mes vrais amis ceux là*, sont allés jusqu'à parier que je ne reviendrais pas, et patati et patata. (Il a été parié la somme fabuleuse de 2 piastres.)

Monsieur le parieur perdant, je suis bien fâché, croyez le bien, d'être cause que vous avez aujourd'hui, huit pièces de vingt-cinq cents de moins dans votre poche; vous auriez mieux fait de dépenser ces deux piastres à prendre un abonnement à l'*Omnibus*, vous y auriez gagné au moins du papier noir, cela peut toujours servir; moi j'y aurais gagné un lecteur de plus. Je n'ai pas le caractère mal fait, et je ne vous en veux pas le moins du monde de vous être trompé sur mon compte.

Mon voyage à New-York n'a pas fait se casser une roue de mon *omnibus*, au contraire, j'ai amené plusieurs chevaux de plus que je vais bientôt y atteler et dès aujourd'hui, je puis dire, que, "dans quelques jours, mon journal prendra un caractère qu'il n'a pas encore."

"*Petit poisson deviendra grand si Dieu lui prête vie.*" Ainsi donc, ne vous cassez plus la tête à douter que l'*Omnibus* puisse tenir longtemps, prenez tranquillement votre place au nombre des voyageurs qu'il conduira et croyez-moi, le postillon qui tiendra les rênes en mains, saura vous éviter les cahots de la route; En un mot on ne vous versera pas au bord du chemin; vous n'avez pas à craindre cet accident.

Ce que fit Dieu.

I

Lorsque dans sa bonté féconde,
Dieu bâtit ce vaste Univers,
Aux créatures de ce monde,
Il donna les joies, les revers.
Pour tous les hommes sur la terre,
Il mit de la félicité !
Il fit la sainte Liberté,
Mais hélas, aussi la misère !

II

Il fit pour les petits oiseaux,
Les bois et leur verte feuillée,
Il fit l'immensité des eaux,
La rive par leurs flots mouillée.
Le vol de l'aigle eut son Essor,
Le Ruisseau l'onde qui murmure.
Les bois leur fraîche ramure
Et le soleil ses rayons d'or !

III

Il mit l'amour dans tous les cœurs ;
Et la foi dans toutes les âmes ;
Il mit le parfum dans les fleurs
Et la tendresse chez les femmes,
Au prêtre il donna son autel,
A l'homme il donna la prière,
A l'enfant il donna la mère,
Aux anges il donna le ciel !

LOUIS FRASSE PLAINVAL.

Un Peintre de l'Avenir.

Si nous nous sommes promis de signaler tous les torts, tous les abus qui arriveront jusqu'à nous, il est surtout une chose que nous n'oublierons jamais : c'est que nous nous devons en même temps à ce qui est bien, et toujours nous garderons une large place dans les colonnes de notre petit journal, pour parler avec désintéressement de tout ce qui nous semblera digne d'être relaté.

Nous avons été à même de voir un tableau fait à l'huile par un enfant de treize ans : Le jeune *Charles Huot*.

Nous ne dirons pas que cette peinture doive être exempte de critique ; non, mais comme nous, les amateurs diront que ce travail possède de belles choses. Le ciel par exemple, et l'amas de pierres qui se trouve au 1er plan du tableau.

On nous affirme aussi que notre jeune peintre n'a pas copié le sujet qu'il a choisi. C'est un travail de mémoire.

Nous ne doutons pas que les signatures ne tombent comme grêle sur la liste de la loterie que le jeune artiste fait de son œuvre. C'est sa lère ce serait péché que ne pas l'encourager.

Nous, nous lui dirons : à l'œuvre jeune homme, vous avez d'excellentes dispositions, avec du travail et de la persévérance, vous pouvez voir un jour, figurer votre nom parmi ceux des grands peintres.

CHOSSES ET AUTRES.

—Tiens ! te voilà, Calino !
—Ce cher Z... ! Je ne te reconnaissais pas... Tu as vieilli, vieilli !
—Et dire que nous étions du même âge... dans le temps !

Deux amis se rencontrent.
—Matin, dit l'un, tu as la figure rayonnante aujourd'hui, il t'est donc arrivé quelque événement heureux ?

—Oh ! peu de chose, c'est inutile d'en parler.

—Mais encore.

—Eh bien ! je suis veuf !

Un vieux garçon enterrait l'autre jour sa servante.
" Marie, s'écria-t-il sur la tombe de la pauvre fille, tu m'as servi fidèlement toute ta vie et tu es morte en sainte.

Pendant les vacances, un avocat était allé visiter dans son cachot un pauvre diable, qui attendait l'ouverture de la session pour avoir à répondre d'une tentative de meurtre, dont il était fortement soupçonné.

—Dites-moi, monsieur l'avocat, fit le détenu, pourquoi donc qu'on me fait attendre si longtemps que cela avant de me juger ?

—Mon ami, dit le défenseur, c'est que le barreau est en vacances.

—De quoi ? en vacances ! Le barreau ! exclama le misérable en montrant de la main l'étroite fenêtre grillée de la prison, eh bien ! alors, qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ?

Gavroche et Gusgute se promènent. Passe une grosse femme, mais grosse comme il n'est pas permis de l'être :

—Regarde moi donc ces bras, dit Gusgute.

—Des bras, t'appelles ça des bras, toi ! où donc qu' t'as fourré tes lampions ? tu ne vois pas qu'elle a mis ses cuisses dans ses manches !

On vient d'arrêter un mari fantaisiste coupable d'avoir battu sa femme, à ce point qu'il lui avait désarticulé la mâchoire. La pauvre malheureuse a été transportée à l'Hôtel-Dieu.

Le mari est coupable et mérite une punition sévère, car enfin on peut bien battre sa femme sans la casser.

Arthur et Nini, — deux amoureux d'un drôle de monde et d'un monde de drôles, — étaient brouillés depuis quelque temps.

On leur ménagea une entrevue, ils se virent, bref, ils se raccommodèrent,

—Eh bien, dit quelqu'un à la femme de chambre de Nini, Arthur est donc remis avec votre maîtresse ?

—S'ils sont remis ! répartit la soubrette, je le crois bien ! Ils en ont cassé une roulette d'un fauteuil !

Bébé à un ami de la maison :

—Dis donc, monsieur, qué que c'est qu'ça que tu as sur les jambes ?

—Cela, mon petit ami, c'est un pantalon.

—Est-ce que ça n'a pas encore un autre nom ?

—Si, une culotte

—Une culotte, c'est cela. Dis donc, monsieur, tu la retires donc quand tu es chez toi, ta culotte ?

—Mais non, mon ami, pourquoi ?

—Ah ! c'est que papa dit comme ça que, dans ton ménage, c'est ta femme qui la porte.

L'ESPRIT DES BONS HABITANTS DE STE ROSE.

La petite histoire que nous allons raconter, si invraisemblable qu'elle paraisse, est authentique dans ses moindres détails, un de nos amis est débarqué ce matin même de l'endroit où elle s'est passée. Il s'est empressé de nous la raconter. La voici :

M. le maire de Montréal envoya dernièrement à M.*** maire de Ste. Rose, district de Montréal, un Etat en blanc, en priant le magistrat municipal de le remplir avec le nom des aliénés de la commune.

Notre maire lut à deux reprises la lettre préfectorale, se gratta l'oreille et se demanda tout bas ce que pouvait bien signifier le mot "Aliénés." Puis il adressa tout haut la même question au citoyen "Plumepatte" membre de la Corporation.

—Je n'savons que ça, répondit l'adjoint, j'avons le mot sur le bout de la langue, mais je ne m'en souvenons pas.

Pour sortir d'embarras, on fit appeler le sieur Anabâté maître d'école : à coup sûr, celui-ci devait deviner le mot.

—Aliénés !... fit le magister, eh bien ! ça veut dire aliénés... Si vous voulez que je vous explique mieux la chose, je vais chercher mon dictionnaire.

Le maître d'école courut chez lui et revint, muni du précieux guide-âne ; mais le dictionnaire, consulté à la lettre E, resta muet comme un poisson.

Ça ne m'étonne pas, reprit le magister sans se déconcerter ; c'est un mot moderne, un mot parisien.

Voici donc notre trio de baudets encore plus embarrassé qu'auparavant.

—Il y aurait bien moyen d'avoir l'explication du mot aliénés, dit le maire, ce serait d'écrire à M. le Ministre de l'Instruction publique.

—Oui, répondit l'adjoint ; mais si je le lui demandons, il va croire que je l'ignorons.

Après mûre délibération, voici ce qui fut convenu entre les trois plus fortes tête de Ste Rose : le samedi suivant, le maire devait aller pour affaire à Montréal : il y verrait son notaire et il tâcherait de glisser adroitement le mot aliénés dans la conversation.

En arrivant à Montréal la première personne que rencontra notre homme, ce fut à point nommé le maître clerc du tabellion.

—Ah ! je suis enchanté de vous voir, lit-il au pra-

ticien : je viens vous demander une chose, et pourtant je la sais fort bien. M. le maire me prio de lui envoyer l'état des aliénés de ma commune ; vous autres, qu'est-ce que vous entendez par aliénés, à Montréal.

—Aliénés ! répondit sans sourciller le maître clerc, on appelle ainsi ceux qui remplissent exactement leurs devoirs religieux ; c'est pour dresser la liste des électeurs.

Le maire n'en demande pas davantage ; il termine à la hâte ses affaires et revient tout joyeux à Ste. Rose. Du plus loin qu'il aperçut l'adjoint et le maître d'école, il s'écria :

—Je m'en doutais bien, mais je n'en étais pas assez sûr : c'est pour les élections : les aliénés sont ceux qui assistent, le dimanche, aux offices divins.

Lorsqu'il s'agit de dresser cette liste, une première objection arrêta tout d'abord le docte triumvirat. Si, dans la liste, ils ne comprennent que les fidèles les plus assidus à l'Eglise, il est à craindre que la ville de Montréal compte un plus grand nombre d'aliénés que celle de Ste. Rose, ce qui serait humiliant pour cette dernière. Tout bien considéré, ils portèrent donc sur le tableau, comme assistant régulièrement aux offices, ceux que la distance ou le travail des champs empêchait de venir le dimanche à l'église.

Autre difficulté ; M. le curé doit-il figurer sur la liste ?

—Grammaticalement parlant, fit le maître d'école, il devrait être impossible que vous y "placassiez" son nom. M. le curé est officiant, il n'est point assistant.

—C'est vrai, dit l'adjoint ; mais ça pourrait le chagriner.

—Mettons M. le curé, ajouta le maire ; ça nous fera toujours un aliéné de plus.

La liste ainsi complétée comptait 84 noms : elle était disposée dans l'ordre hiérarchique suivant ;

M. "Le Maire."

M. Le curé.

M. Plumepatte de la corporation.

Cette nomenclature était accompagnée d'une lettre ainsi conçue :

"Monsieur le Maire de Montréal.

"Sur votre demande, j'ai l'honneur de vous adresser l'Etat des aliénés de Ste Rose. Je regrette que la liste n'en soit pas plus nombreuse.

*** MAIRE DE STE ROSE.

VARIÉTÉS.

L'Élévation des Vers à Soie.

"Des différentes périodes depuis l'éclosion des graines juspu'à la sortie de fabrique des soies étoffées."

Dans le 1er numéro de *l'Omnibus*, nous avons promis à nos lecteurs de leur servir chaque semaine une grande variété dans notre rédaction.

En nous permettant la critique saine et exempte de passion, nous n'avons pas renoncé

traiter quelquefois des questions sérieuses et surtout instructives pour les classe industrielles

Nous tiendrons cette promesse, comme toutes celles que nous avons faites. Nous resterons dans l'esprit de notre titre : *l'Omnibus*. chacun trouvera sa part intéressante dans la lecture de notre feuille; et, nous le répétons, tous nos efforts tendront à plaire à tous en ne froissant personne.

Le commerce des Soiries a pris depuis des siècles, une grande extension dans l'Univers entier. Trois grands pays seulement fournissent à la consommation considérable de cette riche étoffe qui sort d'une graine moins grosse qu'une tête d'épingle; Ces trois pays sont : La Chine, la France et l'Italie. Chacun de ces pays fournit sa spécialité et ses produits respectifs, et les qualités sont bien différentes les unes des autres.

Nous commencerons par dire d'une manière très explicative quelles sont les différentes périodes de l'Élévation des vers à Soie en France.

Dans quelques départements seulement on obtient cette riche récolte. Les départements de l'*Ardèche* et du *Gard* doivent être cités en première ligne. La *Lozère*, la *Drôme*, l'*Aveyron*, la *Corrièze* et *Vauchuse*, viennent ensuite et fournissent une large part au commerce dit : Le moulinage. Si, on pouvait établir d'une manière précise, une statistique du produit des soies de Fabrication Française qui sortent de ces six départements, on aurait peine à croire qu'il soit possible d'en tirer des récoltes annuelles pouvant s'élever à des chiffres de recette presque fabuleux. Avant l'année 1856, époque où la maladie des graines de vers à soie, dites graines de pays, commença à se faire sentir, chaque propriétaire dans les départements cités plus haut conservait chaque année la quantité de graines nécessaire à la récolte suivante.

Cette graine presque microscopique, est de couleur jaune lorsqu'elle sort du corps du papillon, quelques jours après, cette couleur jaune se change en un violet foncé, et c'est cette couleur que conserve la graine pendant l'hiver qui sépare le printemps où elle a été recueillie et celui où elle doit éclore.

Pendant cet hiver, les éleveurs de vers à soie ont bien soin de mettre cette graine dans un réduit où existe une température saine et régulière. Une température trop chaude la ferait éclore avant terme, une température trop froide tuerait le germe qu'elle renferme. Vers le milieu du mois d'avril, l'éclosion a lieu et aussitôt la naissance du ver, on le met dans une chambre où le thermomètre doit continuellement marquer 14, 15 ou 16 degrés.

Dans l'espace d'un mois, le ver à soie naît, grandit et s'enferme dans son cocon

Dans cette intervalle, la plus légère imprudence ou la moindre négligence peut faire manquer complètement une récolte. Aussi, l'Éleveur reste-t-il continuellement dans cette chambre qui renferme son espoir de l'année. Une mère n'a pas plus de soins attentifs pour son enfant à la mamelle qu'un éleveur pour ses vers.

(A continuer.)

Avertissements.

FUCHS

MARCHAND TAILLEUR

RUE ST. JEAN.

Québec, 4 septembre 1869.



T. LEBLANC,

MARCHAND TAILLEUR,

RUE NOTRE-DAME.

Québec, 4 septembre 1869.

ÉPICERIES.

Vins et Spiritueux. Etc., Etc.,

A. W. LEBEL.

Marché Champlain, Coin de la rue Notre-Dame.

Québec, 4 septembre 1869.

B. CHAMBERLAND,

RUE ST. JEAN.

GRAND choix de Porcelaines, Cristaux et Verres ordinaire.

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Québec, 4 septembre 1869

Cigars, Cigars.

LES meilleurs Cigars, importés directement de la Havane, qui se fument en Canada, sortant de l'entrepôt de Cigars de

A. J. HUOT,
Rue Sous-le-Fort.

QUALITE DE PRIX.

Defiant toute concurrence.

Québec, 4 septembre 1869.

EPICERIES.

VINS ET SPIRITUEUX, ETC.,

ALEXANDRE MORENCY,
Rue Sous-le-Fort, No. 66.

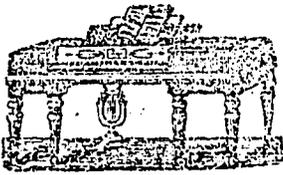
Québec, 4 Septembre 1869.

MAGASIN ET GALERIE DE PHOTOGRAPHIE.

VALLEE,

RUE ST. JEAN.

Québec, 4 septembre 1869.



MAGASIN DE MUSIQUE.

LA VIGNE.

RUE ST. JEAN.

GRAND Choix de Musique. Grandes airs d'Opera et Romances choisies.
Québec, 4 septembre 1869.

Hôtel Blanchard,

En face de l'Eglise Notre-Dame,

TENU de père en fils depuis quarante ans par les MESSIEURS BLANCHARD.

Cet Hôtel tant connu à Québec défie toute espèce de concurrence, par sa position typographique et le confortable de ses services.

Québec, 21 aout 1869.

H. POURTIER

MEDECIN-DENTISTE, RUE ST. JEAN.

Clientèle considérable, Reputation bien établie.
Québec, 14 aout 1869.



Horlogerie et Bijouterie fine.

CYRILE DUQUET,

No. 1, rue le Fabrique.

Québec, 4 septembre 1868.

Compagnie du Richelieu.

LIGNE DES VAPEURS DE LA MALLE ROYALE.

ENTRE

QUEBEC ET MONTRÉAL.

LE VAPEUR.

MONTRÉAL,

CAPITAINE ROBERT NELSON.

PARTIRA TOUS LES

Lundis, Mercredis et Vendredis,

A QUATRE HEURES P. M.,

LE VAPEUR.

QUEBEC,

CAPITAINE J. B. LEBELLE,

PARTIRA TOUS LES

MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS.

PRIX DES PASSAGES:

CHAMBRE (Souper et Lit de Cabino inclus).....\$3 00
ENTREPONT.....1.00

J. E. DESCHAMPS.

Agent.

Québec 14 aout 1869,

HOTEL DES BAINS,

UNIQUE DANS LA VILLE DE QUEBEC,

Rue du Palais,

TENUE PAR

N. LA FORCE.

CET Hotel se recommande d'une façon toute spéciale par le confortable de sa table, la bonne tenue de son appartement et de sa bonne situation.

Salle de Bain d'une propreté remarquable.

Bains à toute heure.

Québec 14 aout 1869.

FRECHET'S, MOUNTAIN HILL HOUSE,

No. 5, RUE DE LA MONTAGNE,

CET Hôtel la 1^{re} catégorie, considérablement agrandi et restauré par les soins de son habile propriétaire offre aux touristes et aux voyageurs des conditions de confortable qu'aucun autre hôtel ne peut surpasser de bien être.

Table d'hôte de 1^{re} classe le matin, à 1 heure et à 6 heures.

B. C. FRECHET,
Propriétaire.

Québec, 14 août 1869.

Feuilleton de L'OMNIBUS

LE 3 SEPTEMBRE 1869.

LES DRAMES DE PARIS

PAR

PONSON DU TERRAIL.

I

(Suite.)

—Voilà mon testament, dit-il; je l'ai écrit au début de notre malheureuse campagne, et agité d'un étrange pressentiment. Par ce testament, mon ami, je te laisse la moitié, de ma fortune, si tu consens à épouser ma veuve...

De pâle qu'il était, le capitaine devint livide; un tressaillement nerveux s'empara de tout son corps, et il étendit vers le testament une main convulsive.

—Sois tranquille, Armand, murmura-t-il d'une voix sourde, s'il arrivait malheur, je t'obéirais... Mais tu vivras, ajouta-t-il, tu reverras ton Hélène, pour laquelle je n'éprouve plus désormais qu'une vive et respectueuse amitié...

—J'ai froid, répéta le colonel avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine.

Et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, et le sommeil le prit avec une ténacité tyrannique.

—Laissons-le dormir quelques heures, dit le capitaine à Bastien, nous veillerons.

—Gueuse de bise! murmura Bastien avec colère, et tout en aidant l'Italien à couvrir le colonel en travers du brasier et à le couvrir de lambeaux de vêtements et de couvertures qu'ils possédaient encore.

Cinq minutes après, le colonel Armand de Kergaz dormait profondément.

Bastien, l'œil attaché sur lui avec la caressante fixité du chien fidèle, alimentait sans cesse le brasier et veillait à ce qu'aucune étincelle, aucun charbon ardent ne tombât sur son chef endormi.

Quant au capitaine, il avait la tête dans ses mains son regard était baissé, et mille pensées confuses s'agitaient sans doute dans son cerveau.

Cet homme, pour lequel le colonel avait une aveugle amitié, possédait tous les vices des peuples dégénérés. Avidé et vindicatif, il était souple et insinuant avec tout le monde. Soldat de fortune, il avait

eu l'art de se lier dans l'armée française avec de officiers riches et titrés. Ne possédant pas une obole il n'avait que des amis millionnaires.

Felipone était devenu capitaine bien plus par la force des choses, en un temps où la mort faisait une ample moisson d'officiers, que par sa propre bravoure.

Il avait bien assisté à plusieurs batailles, mais jamais on ne l'y avait vu s'y distinguer personnellement. Peut-être n'était-ce point un lâche; mais, à coup sûr, ce n'était pas un homme brave jusqu'à la témérité.

Felipone et le colonel Armand étaient amis depuis quinze années. Capitaines tous deux, trois ans auparavant, ils avaient rencontré à Paris mademoiselle Hélène Durand, fille d'un fournisseur des armées, belle et charmante jeune fille dont s'éprirent tous les deux. Hélène avait choisi le colonel.

De ce jour, Felipone jura à son ami cette haine violente et terrible qui ne peut germer que dans un cœur méridional, haine concentrée et muette, dissimulée sous les dehors de la plus cordiale affection mais implacable, mortelle, et qui devait éclater au premier moment favorable. Vingt fois, durant la campagne, au milieu d'une mêlée, Felipone avait ajusté le colonel dans l'ombre et la fumée du combat.

Vingt fois il avait hésité, cherchant un vengeance plus complète et plus cruelle que cet assassinat.

Or, cette vengeance, l'Italien venait de la trouver enfin, et il la méditait froidement, tandis que le colonel dormait sous le regard dévoué de Bastien.

—Le fou! pensait Felipone, qui jetait de temps à autre un sombre coup d'oeil à l'officier endormi, le fou! Il vient de me donner à la fois son argent, à moi qui suis pauvre, et sa femme, à moi qu'elle a repoussé... On ne saurait prononcer plus éloquentement son arrêt de mort.

Le regard du capitaine s'arrêta l'espace d'une seconde sur Bastien.

—Cet homme me gêne, se dit-il, tant pis pour lui!

Et Felipone se dressa et s'approcha de son cheval.

—Que faites-vous, capitaine? demanda le hussard.

—Je veux vérifier les amorces de mes pistolets..

—Ah! dit Bastien.

—Avec cette neige du diable, poursuivait tranquillement le capitaine, il ne serait pas étonnant que les bassinets eussent pris de l'humidité, et si les Cosaques arrivaient...

Felipone mit à ces mots les mains sur les fontes, en retira un pistolet et en fit jouer négligemment la batterie.

Bastien le regardait tranquillement et sans défiance aucune.

—La poudre est sèche, dit le capitaine, le silex est en bon état. Passons à un autre.

Et il prit un second pistolet, qu'il vérifia avec le même soin.

—Sais-tu, dit-il tout à coup en regardant le hussard que j'ai été d'une adresse merveilleuse au tir de cette arme?

—C'est bien possible, capitaine.

—A trente pas, continua tranquillement Felipone dans un duel, je touchais mon homme au cœur, et

je le tuais toujours raide.

—Ah ! murmura Bastien avec distraction, et tout entier à ses fonctions de veilleur de nuit.

—Il y a mieux, poursuivit le capitaine, j'ai fait plusieurs fois le pari de crever un œil à mon adversaire, le gauche ou le droit, et j'ai toujours fait mouche. Mais, vois-tu, ami Bastien, le plus simple est de visier au cœur, on tue raide.

Et le capitaine abaissa le canon de son pistolet.

—Que faites-vous ? s'écria vivement Bastien, qui fit un saut en arrière.

—Je vise au cœur, répondit froidement Felipone qui ajusta le soldat en disant : Je ne veux pas te faire souffrir.

Et il fit feu, ajoutant :

—Tu me gênais, mon garçon : tant pis pour toi !

Un éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre, suivie d'un cri de douleur, et le hussard tomba à la renverse.

A ce bruit, à ce cri, le colonel fut brusquement arraché à son léthargique sommeil, et il se souleva à demi, croyant avoir affaire aux Russes.

Mais Felipone, qui s'était armé du second pistolet, lui appuya soudain son genou sur la poitrine et le renversa brutalement sur le sol, où il le tint couché.

Alors le colonel, stupéfait de cette brusque agression, put voir penché sur lui la figure grimacante et railleuse de son ennemi, animée d'un féroce sourire, et ce sourire lui révéla, avec la rapidité de l'éclair, toute la bassesse, toute la cruelle infamie de cet homme en qui il avait cru.

—Ah ! ah ! ricana l'Italien, tu as été assez niais, colonel Armand de Kergaz, pour croire à l'amitié de l'homme à qui tu avais volé la femme qu'il aimait... et tu as été assez niais pour t'imaginer qu'il te le pardonnerait jamais ! Ah ! tu as poussé la sottise et la stupidité jusqu'à faire ton testament, suppliant ce cher ami d'épouser ta veuve et d'accepter la moitié de ta fortune !.. Et puis, tu t'es endormi tranquillement avec l'espoir de te réveiller, de voir luire des jours meilleurs et de rejoindre cette femme et cet enfant, objets de ta sollicitude ardente !... Triple sot ! ... Eh bien, non, acheva le capitaine, tu ne les reverras pas, et tu vas te rendormir pour toujours, cher ami.

Et le capitaine dirigea le canon de son pistolet vers le front d'Armand de Kergaz.

Celui-ci, dominé par l'instinct de la conservation, essaya de se débarrasser de son étreinte, de secouer ce genou qui pesait sur lui.

Mais Felipone le tint cloué à terre et lui dit :

—C'est inutile, mon colonel, il faut rester ici.

—Lâche ! murmura Armand de Kergaz, dont l'œil étincela de mépris.

—Sois tranquille, ricana Felipone, ton vœu sera accompli ; j'épouserai ta veuve, je porterai ton deuil, et le monde me verra te pleurer éternellement. Je suis homme à observer les convenances.

Et le pistolet toucha le front du colonel, maintenu immobile sous le genou de l'Italien, et celui-ci fit feu avec le même sang-froid qu'il en avait mis tout à l'heure à tirer sur le hussard fidèle.

La balle brisa le crâne au colonel Armand de Kergaz, et les débris de sa cervelle rejallirent sanglants sur les mains de l'assassin.

Bastien était étendu tout auprès dans une mare de

sang, et le crime de l'Italien n'avait eu d'autre témoin que Dieu.

II

Quatre ans après la scène terrible que nous venons de raconter, c'est-à-dire au mois de mai de l'année 1816, nous aurions retrouvé le capitaine Felipone colonel et l'heureux époux de madame Hélène de Kergaz.

Le colonel habitait, durant l'été, une belle terre d'apparence seigneuriale, située en Bretagne, aux limites extrêmes du Finistère. Kerloven, c'était son nom, était une propriété de famille que feu le colonel Armand de Kergaz avait léguée à sa femme.

Le château était bâti au nord de la mer, en haut d'une valise, et du côté de la terre il dominait une jolie petite vallée bretonne couverte de bruyères roses et bornée de grands bois.

Rien n'était plus sauvages et plus pittoresque, plus isolé et plus charmant d'aspect, que ce vieux manoir féodal complètement restauré dans le goût moderne à l'intérieur, grâce à la fortune immense du colonel Felipone, et auquel, à l'extérieur, on avait conservé son poétique manteau de vétusté.

Un grand parc aux ormes séculaires entourait le château de l'ouest à l'est. La façade était battue en brèche par la mer, cette mer houleuse et grise, aux grandioses colères qui ronge éternellement les côtes bretonnes.

Une plate-forme, dont la construction remontait aux croisades, s'étendait, de ce côté, d'une tour à l'autre.

En bas, à plusieurs centaines de pieds, grondait le vieil Océan.

Le colonel était arrivé à Kerloven vers la fin d'avril, en compagnie de sa femme, qui touchait au terme d'une grosse, fruit premier de son nouvel hymen, et d'un enfant de cinq ans environ qui s'appelait Armand, comme son père, l'infortuné colonel de hussard que nous avons vu mourir assassiné par l'Italien.

Le colonel Felipone avait été fait comte par la restauration, ce qui faisait que la veuve de M. de Kergaz, qui était gentilhomme de la vieille roche, avait conservé ainsi son titre de comtesse.

Le comte, — nous appellerons ainsi désormais l'Italien, — le comte, disons-nous, passait son temps à chasser dans les environs, et s'était lié avec tous les hobereaux dalentour.

La comtesse vivait dans la retraite la plus absolue.

Certes, ceux qui avaient connu jadis, à la cour de l'empereur Napoléon, la brillante et belle Hélène de Kergaz, auraient eu peine à la reconnaître dans cette femme pâle et flétrie, au regard navré, à la démarche empli de mornes lassitudes, au sourire triste et résigné.

Quatre années plus tôt, madame de Kergaz, qui, depuis plusieurs mois, était en proie à une mortelle inquiétude sur le sort de son mari, avait vu entrer chez elle, un matin, le capitaine Felipone tout vêtu de noir,

(A continuer.)